

Remerciements de Monsieur Jean-Luc AMALRIC

Éloge de son prédécesseur

Madame Vanessa RITTER

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Mes Chères Consœurs, Mes Chers Confrères,

Chers Parents, Chers Amis,

Je suis à la fois très honoré et très heureux d'être reçu aujourd'hui parmi vous au sein de l'Académie de Nîmes. Je sais le prestige de cette institution déjà vieille de 344 ans et je sais aussi la noble exigence qui incombe aux académiciennes et aux académiciens : celle de mettre au service de tous les connaissances et les réflexions qu'une certaine trajectoire de vie, de culture et d'engagements nous a permis de forger. La vie de l'esprit ne vit que de ce partage exigeant et, comme l'aurait dit Alain, « se savoir esprit », c'est se savoir « obligé absolument ; car noblesse oblige ». Très conscient de l'honneur que vous me faites en ce jour, je tiens donc à vous dire toute ma reconnaissance.

Je succède aujourd'hui à Vanessa Ritter et je me dois de dire que suis très heureux de rendre hommage à une femme archéologue car l'archéologie, avant même que je m'oriente résolument vers la philosophie, a été l'une de mes premières passions. Aux tous débuts de ma vie étudiante, j'ai eu en effet le grand plaisir d'effectuer plusieurs campagnes de fouilles à Ambrussum sous la direction de Jean-Luc Fiches, tout particulièrement dans le quartier bas en bordure du Vidourle ; et j'ai gardé un souvenir inoubliable de cette expérience dont l'un des moments forts fut sans nul doute, outre la mise au jour de belles céramiques sigillées gallo-romaines, la découverte d'un as de Nîmes, ce fameux as « au crocodile » qui constitue l'emblème de notre belle cité et symbolise la soumission de l'Égypte à Rome. Mais avant d'amorcer l'éloge de Vanessa Ritter, j'aimerais commencer par quelques remerciements.

Permettez-moi tout d'abord de remercier vivement le Président de cette Académie, Michel Desplan, pour l'accueil chaleureux qu'il m'a réservé et la présentation généreuse qu'il vient de faire de mon itinéraire de vie et de mon parcours philosophique. À une époque où, au plan mondial, le droit international ne cesse de reculer et où des voix s'élèvent, au plan national, pour remettre en cause l'état de droit, je dois dire que suis particulièrement honoré d'être aujourd'hui accueilli sous la présidence du haut magistrat que vous êtes.

Permettez-moi ensuite de remercier et de saluer amicalement mes parrains du groupe protestant : Olivier Abel, Didier Travier et Daniel-Jean Valade. Je leur suis très reconnaissant de la confiance qu'ils m'ont accordé, comme je suis aussi redevable à Anne Hénault, alors Présidente de l'Académie de Nîmes, pour son soutien.

Je tiens également à adresser un grand merci à Alain Aventurier, Secrétaire Perpétuel de cette illustre assemblée, pour sa gentillesse et sa disponibilité. Non seulement Alain Aventurier m'a initié aux règles de fonctionnement de l'Académie et m'a fait découvrir les locaux de la rue Dorée ; mais, lors de mon élection en 2023, il s'est aussi montré très compréhensif lorsque je lui ai demandé un délai confortable afin de pouvoir rencontrer toutes mes consœurs et tous mes confrères. Je terminais en effet à cette époque un travail de traduction et de commentaires du Cours sur l'imagination de Paul Ricœur pour les éditions du Seuil et je manquais de disponibilité pour commencer mes visites académiques.

Ces visites que j'ai pu effectuer ces deux dernières années ont constitué pour moi une expérience forte et marquante, et je tiens vraiment à remercier les académiciennes et les académiciens pour leur accueil chaleureux et les partages très riches qu'ils ont rendu possible.

Je tiens enfin à remercier mon épouse, Cristina Henrique da Costa : durant ces plus de quarante ans passés à ses côtés, j'ai connu mes plus riches heures d'échange, de solidarité et d'amour.

Jusqu'à la semaine dernière, je ne connaissais Vanessa Ritter que par les témoignages que j'avais pu recueillir en vue de cet éloge. Mais j'ai eu le bonheur de la rencontrer lundi dernier et les discussions passionnantes qui s'en sont suivies m'ont permis de prendre la mesure de sa générosité, de sa force de caractère et de sa grande ouverture d'esprit, en même temps qu'elles m'ont révélé à quel point nous partageons des centres d'intérêt communs. Je crois que cette vraie proximité a réjoui Vanessa Ritter comme elle m'honore également.

Lorsqu'elle a d'abord évoqué avec moi sa passion pour l'archéologie, elle m'a fait part de son goût pour la préhistoire et de sa fascination pour le silex taillé en ajoutant une remarque qui m'a beaucoup frappé : à ses yeux en effet, plus les traces matérielles que découvre l'archéologue sont détachées de tout document plus la rêverie matérielle qu'elles suscitent est puissante. En l'écoutant, j'ai évidemment pensé à Bachelard et je me suis souvenu que c'est l'expérience de cette imagination matérielle - mi-naturelle et mi-technique - que suscitent les traces du passé humain qui avait été à la source de ma passion de jeunesse pour l'archéologie.

Mais il y a plus, lorsque Vanessa Ritter évoque ensuite la précocité de sa passion pour l'égyptologie, elle me confie aussitôt qu'elle est chez elle indissociable de sa passion pour l'Oulipo. Non seulement la découverte de l'écriture égyptienne et de la puissance d'expression inépuisable de ses signes énigmatiques renvoient aux mystères de l'écriture qui fascine tant l'Oulipo – qu'il s'agisse de signes-mots représentant un objet ou une action, de signes phonétiques désignant un son ou encore des déterminatifs - ; mais il s'avère en outre que le jeu de mots, tant apprécié par les écrivains de l'Ouvroir de littérature potentielle, se trouve selon elle au cœur même de l'écriture hiéroglyphique et de son déchiffrement. C'est à un véritable jeu que se livre par ailleurs l'égyptologue lorsqu'il tente de rassembler, à la manière d'un puzzle, les ostraca retrouvés ici et là.

Au fil de notre conversation, j'ai pu alors lui dire à quel point mon enseignement en matière de philosophie du design et de méthodologie de la création en design recoupait largement son intérêt croisé pour l'Oulipo et l'égyptologie. Non seulement la création en design

se situe en permanence à l'interface du texte et du signe graphique, mais les méthodologies du design ne cessent de puiser dans les textes de Georges Pérec – qu'il s'agisse d'*Espèces d'espaces*, de son roman *Les Choses* ou encore de *La vie mode d'emploi*.

Fort de cette rencontre très riche et très dense, je vais donc tenter maintenant de vous présenter plus précisément l'itinéraire de l'académicienne prestigieuse à laquelle je succède.

Vanessa Ritter est née à Nîmes en 1973. Lorsqu'elle évoque sa passion pour l'archéologie et l'histoire de l'art, elle dit la tenir notamment du goût pour la culture de ses grands-parents paternels, Denyse Ritter et son époux Adolphe Ritter, entrepreneur en bâtiment. Son grand-père maternel, Raymond Dussaud était courtier en vin et son épouse, Rose-Gabrielle Dussaud était galeriste en charge de la galerie du Jardin de la Fontaine.

Passionné par l'histoire de Nîmes et celle des Chevaliers de l'Ordre de Malte, son père, Philippe Ritter, prendra la suite de l'entreprise familiale, spécialisée dans la restauration de bâtiments et il contribuera, avec Georges Maton, au développement de « Némausensis » qui réunit aujourd'hui sur le site éponyme une mine d'informations sur l'histoire de Nîmes et du Gard, ainsi que sur le patrimoine et les traditions régionales. Sa mère, Dominique Dussaud, à qui elle doit son goût pour la littérature et le cinéma, a travaillé à la maison de retraite de la Croix-Rouge.

La formation universitaire de Vanessa Ritter se fera à l'Université Paul Valéry à Montpellier. Après une licence en histoire de l'art (mention archéologie), en 1997, et une maîtrise d'histoire de l'art et archéologie (mention égyptologie) en 1999, elle conclut en 2001 un D.E.A d'histoire antique (mention études orientales) sur le thème suivant : « Le prince Hordjédef et son enseignement. Edition, traduction et commentaire ». Sous la direction de Bernard Mathieu, elle soutient enfin en 2010 (avec mention très honorable et félicitations du jury) une thèse de doctorat en égyptologie sur : « Les Enseignements méconnus du Nouvel Empire. Contribution à l'étude de la littérature sapientiale de l'Égypte ancienne ».

Vanessa Ritter a d'abord travaillé entre 2004 et 2006 à l'Institut français d'archéologie orientale (IFAO) et en 2004-2005, elle participe à la mission archéologique Deir el-Médineh consacrée au secteur du Grand Puits. En 2007-2008, elle assure un module d'enseignement du hiéroglyphique au sein de l'association Provence Égyptologie à Marseille et elle devient, en 2012, chercheuse associée à l'Université Paul Valéry à l'Institut d'égyptologie François Daumas « Égypte nilotique et méditerranéenne », au sein du laboratoire d'archéologie des sociétés méditerranéennes du CNRS.

Durant ces années, elle publie sa thèse : « La littérature sapientiale du Nouvel Empire. Un état de la question » ainsi que de nombreux articles parmi lesquels : « Hordjédef ou le glorieux destin d'un prince oublié » (1999), « Deir el-Médineh : entre tradition et création » (2002) ou encore « Ostraca hiéroglyphiques et ostraca figurés. Nouveaux raccords » (2008).

Vanessa Ritter devient correspondante de l'Académie de Nîmes en 2007 et elle est élue en tant que membre résidant le 8 février 2013 sous la présidence de Madame Michèle Pallier.

Mais, avant de revenir plus précisément sur les communications et le travail accompli par Vanessa Ritter dans le cadre de l'Académie de Nîmes, j'aimerais revenir sur son intérêt passionné pour l'Ouvroir de Littérature Potentielle et son exploration créative de l'écriture à travers une série de défis mathématiques imposés à la langue. Sur les traces de Raymond Queneau et de François Le Lionnais, Vanessa Ritter ne s'intéresse pas seulement à l'Oulipo dans son projet de fondation d'une littérature future qui obéirait à une axiomatique formelle et qui se situerait au point de rencontre du poème et du théorème, mais, comme je l'ai souligné en introduction, elle se dit également passionnée par une exploration des liens entre l'Oulipo et les textes littéraires égyptiens dont elle a fait son objet d'étude.

Que l'Oulipo se soit intéressé à l'origine, au destin et au jeu de l'écriture est bien connu et il n'est donc pas surprenant de le voir associé à cette culture égyptienne à laquelle on attribue, aux côtés de Sumer, l'une des phases décisives de l'invention de l'écriture. Mais j'ai voulu pousser un peu plus loin ma recherche afin de voir si les oulipiens n'avaient pas écrit sur l'Égypte ancienne. Or, en explorant un peu les textes oulipiens, je suis rapidement tombé sur un récit savoureux de Marcel Benabou, le secrétaire autoproclamé « définitivement provisoire » de l'Oulipo, qui a justement pour titre « Une expérience du Pharaon Psammétique ». Je vous livre en quelques mots la substance de ce récit : comme toujours chez les oulipiens, la curiosité intellectuelle n'est jamais dissociée du jeu et de l'humour.

Parmi les ancêtres de la science linguistique, nous dit Marcel Benabou, , il y a un personnage assez inattendu qui appartient à la longue série des Pharaons d'Égypte, et qui est le sixième et dernier roi de la XXVI^{ème} dynastie : il s'agit de Psammétique III qui a régné au 6^{ème} siècle avant J-C. Si les manuels d'histoire le connaissent surtout comme le Pharaon qui fut vaincu, emprisonné et mis à mort par les Perses, les ouvrages des linguistes omettent rarement de mentionner l'expérience à laquelle il se livra et qui nous est relatée par Hérodote.

La question initiale était de savoir qui, des Phrygiens ou des Égyptiens, étaient les peuples les plus anciens de la terre et quelle était en conséquence la langue originelle parlée par les hommes. Pour trancher le débat, Psammétique III imagina alors l'expérience suivante : il demanda à ce que deux nouveau-nés soient arrachés à leurs parents et confiés à un berger isolé à qui il interdit de leur adresser la moindre parole. Comme le précise Benabou : « Il s'agissait donc, dans son esprit, de créer, en quelque sorte in vitro, les conditions pour assister à la naissance du langage : qu'est-ce qui allait pousser les deux enfants à dire leur premier mot ? dans quelle langue le diraient-ils ? ».

Après deux années de ce régime, et passés les balbutiements du premier âge, les deux malheureux cobayes prononcent, et même répètent avec une certaine obstination, un mot et un seul. Au grand dépit du Pharaon égyptien, ce premier mot qui sort donc de leur bouche et le mot « bécos » qui signifie « pain », non pas en égyptien mais en phrygien !

Suite à cette expérience, deux conclusions semblent alors s'imposer : puisque, d'une part, c'est le nom du pain que profèrent en premier ces enfants, on est fondé de dire que c'est la faim qui les a fait parler. Et puisque, d'autre part, c'est le phrygien que ces enfants utilisent spontanément, on peut en conclure que le phrygien est la langue originelle, antérieure par définition à toutes les autres.

Ces conclusions, pourtant, Marcel Benabou les conteste et les réfute, avec toute la saveur et l'humour de sa prose oulipienne.

Pour manifester le besoin de s'alimenter, nous dit-il, les cris pouvaient suffire, comme ils avaient apparemment suffi depuis le début de l'expérience. « Mais, comme chacun sait, je cite, l'homme ne vit pas seulement de pain, et l'enfant encore moins. Il est donc probable que la première utilisation du langage n'ait pas eu pour but d'exprimer le besoin de nourriture (...). Cruellement privés, pour les besoins de l'expérience, des soins et de la tendresse d'une mère, ce qu'ils réclamaient, et avec une certaine insistance, c'était tout simplement, de l'amour. De l'amour, encore de l'amour, toujours de l'amour. Et si possible, des manifestations concrètes de cet amour »

Marcel Benabou conteste donc cette première conclusion, mais il récuse tout autant la seconde, qui consiste, je le rappelle, à élever le phrygien au rang de langue originelle.

Je cite pour terminer sa déduction finale, tout à fait exemplaire de rigueur : « Quelle langue, nous dit-il, croyez-vous que nos cobayes allaient utiliser pour réclamer la part d'amour qui leur était jusqu'ici refusée ? Avec une singulière prescience, ils ont d'emblée eu recours à la langue qui allait être, quelques millénaires plus tard, universellement reconnue comme celle de l'amour. Vous avez déjà compris à quelle importante révélation je voulais arriver au terme de ma démonstration : cette langue n'est autre évidemment que notre bel et bon français. Car ce fameux mot que Psammétique avait cru pouvoir identifier comme le nom du pain en phrygien, est en réalité un mot on ne peut plus français. Le grand Larousse du XIX le définit ainsi : petits baisers donnés du bout des lèvres avec la prestesse de l'oiseau qui donne un coup de bec. Et c'est évidemment le mot : BECOTS, BECOTS ».

Je ferme cette parenthèse humoristique mais je crois qu'elle est profondément dans l'esprit de l'Oulipo qui intéresse tant Vanessa Ritter.

Je voudrais maintenant rendre hommage au travail accompli par notre académicienne au sein de cette Compagnie. Entre 2011 et 2018, ce ne sont pas moins de quatre communications dont Vanessa Ritter a gratifié l'Académie de Nîmes. Deux d'entre elles, datant respectivement de 2011 et de 2014, sont consacrées au fonds Filleron-Lorin et à l'avancement des travaux de mise en valeur de cette collection de cartes postales et les deux suivantes porteront sur ses recherches en égyptologie. Il s'agit, en 2015, d'une communication intitulée : « Le Prince Hordjédef, un sage méconnu de l'ancienne Égypte » et, en 2018, d'une intervention en collaboration avec Pascal Trarieux qui a pour titre : « Le mystère des hiéroglyphes de Charles Natoire enfin résolu (1756) ».

Pendant plusieurs années, Vanessa Ritter a longtemps été, avec le Dr Pascal Gouget, l'une des chevilles ouvrières de l'atelier des cartes postales initié voilà quatorze ans. Le fonds Filleron-Lorin, je le rappelle, a été légué en 1956 à l'Académie de Nîmes par Robert Filleron, petit-fils du collectionneur Philibert Lorin. Il comprend 44700 cartes postales datant de 1898 à 1934 et quasiment toutes représentatives des édifices catholiques de France. Dans le cadre de l'atelier cartes postales, le travail de Vanessa Ritter a consisté essentiellement à trier, nettoyer, inventorier, scanner et enregistrer ces cartes postales et elle a rédigé en 2018 le texte de

présentation du fonds Filleron-Lorin pour l'exposition intitulée « Une passion de collectionneur. Patrimoine et cartes postales de l'Académie de Nîmes » organisée cette année-là au Carré d'art.

Pour clore cet éloge, j'aimerais enfin terminer par une brève évocation de la communication du 26 juin 2015 que Vanessa Ritter avait consacrée à l'un de ses thèmes de recherche principaux. Elle avait pour titre : « Le Prince Hordjédef, un sage méconnu de l'ancienne Égypte ». Fils puîné du célèbre pharaon Khéops, de la quatrième dynastie, Hordjédef vécut au XXVI^{ème} siècle av. J-C et fut l'un des sages les plus renommés de l'Égypte ancienne. Directeur des scribes, chef des secrets, prêtre d'Horus et prophète de Rê, on lui attribue, à la fin de la Première période intermédiaire, soit aux environs du XX^{ème} siècle av. J-C, un *Enseignement* pseudépigraphique. Dans sa communication, Vanessa Ritter nous raconte comment l'histoire d'Hordjédef a pu être reconstituée à partir des traces archéologiques recueillies dans sa tombe (la tombe G 7210-7220) située à Gîza, à proximité de la pyramide de Khéops. Puis, elle relate la découverte en 1940, du texte de *L'Enseignement de Hordjédef* sous la forme d'un ostracon calcaire écrit en hiéroglyphes. Selon elle, ce qui fait l'intérêt majeur de ce recueil de préceptes « pour une conduite de vie », dont la préoccupation essentielle est la postérité et la vie dans l'au-delà, c'est qu'il constitue probablement le texte le plus ancien dans le genre de la littérature sapientiale. Comme elle me l'a rappelé lors de notre conversation, son travail de thèse a précisément consisté à montrer l'existence de trois sous-genres littéraires à l'intérieur de cette littérature sapientiale – à savoir, les préceptes négatifs, les proverbes et l'écclesiastique – sous-genres que l'on retrouvera également dans la Bible.

En guise de transition entre la figure du « sophos » qu'incarne ce sage égyptien – et celle du « philosophos », c'est-à-dire de l'amoureux de la sagesse, qui, dans son origine grecque, définit mieux le champ et l'orientation de mes propres recherches, je ne résiste pas à l'envie de vous lire un bref passage de ce très beau texte de *L'Enseignement de Hordjédef* (je cite):

« Quant aux scribes instruits
Qui ont vécu à l'époque qui a suivi les dieux
Et qui ont annoncé ce qui allait venir et s'est produit,
Leurs noms sont devenus immortels,
Alors qu'ils sont partis et ont achevé leur existence,
Et que leurs proches sont oubliés.
Ils ne se sont pas fait de pyramides de cuivre
Ni de stèles de fer
Ils ne savaient pas comment laisser d'héritiers,
D'enfants qui prononceraient leur nom,
Mais s'ils se sont créés des héritiers, c'est avec les écrits
Et les Enseignements qu'ils ont composés.
Ils se sont donné le papyrus comme prêtre,
La palette comme fils aimant,
L'Enseignement qu'ils ont rédigé comme pyramide,
Le calame comme fils,

Et l'ostrakon comme femme ».

Sur la force poétique de ces très belles images que j'ai découvertes en lisant la communication de Vanessa Ritter, je vais donc laisser l'Égypte et sa puissance de mystère et de fascination afin de vous présenter maintenant les grandes lignes de la recherche philosophique que je consacre, depuis une trentaine d'année, à la question de l'imagination. À vrai dire, je me contenterai essentiellement aujourd'hui de vous dire quelques mots concernant l'origine, la motivation et les enjeux de ma recherche. J'espère qu'à l'avenir de nouvelles rencontres au sein de cette illustre assemblée me permettront de vous exposer de façon plus précise et approfondie le fruit de mes réflexions.

Permettez-moi, pour commencer d'évoquer un peu le contexte qui a servi de point de départ à cette recherche. Je dirais que ma réflexion personnelle sur l'imagination n'a jamais été dissociée d'un questionnement d'ordre pratique dont j'ai toujours ressenti l'urgence éthique, sociale et politique. Ce questionnement pratique pourrait se résumer de la façon suivante : comment pourrions-nous réinventer la société démocratique de demain, en luttant contre les différentes formes de domination et de violence qui entravent notre projet d'émancipation et en repensant notre habitation du monde, de manière à tenter de relever ensemble les défis écologiques, sociaux et politiques de ce début de 21^{ème} siècle ? Comment le pourrions-nous, ajouterais-je, si nous ne sommes pas capables de nous orienter dans le conflit des imaginaires qui traverse nos sociétés à l'âge du numérique et des réseaux sociaux, et si nous ne parvenons pas à nous unir au-delà de nos replis individualistes et à trouver une motivation commune qui nous donne la force d'agir ?

Pour faire face à des questions aussi massives et aussi difficiles, il a toujours été clair dans mon esprit, que nous aurions besoin d'un appareil critique capable d'éclairer notre situation présente d'un point de vue aussi bien théorique que pratique. La reconnaissance de l'urgence et de la nécessité d'un tel questionnement pratique et critique se doublait pourtant chez moi d'une forme de déception à l'égard des formes actuelles de la pensée critique. Quand je dis déception, je veux signifier par-là que nous faisons tous aujourd'hui l'expérience d'une certaine insuffisance, voire d'une certaine impuissance de la pensée critique.

Depuis la révolution critique opérée par les maîtres du soupçon – qu'il s'agisse de Marx, Nietzsche ou Freud - ; depuis la formation d'une « théorie critique » - celle de l'École de Francfort - capable d'interroger l'héritage des Lumières et de dénoncer les dérives idéologiques d'une conception positiviste des sciences sociales ; depuis les formes radicales de critique sociale que sont en mesure de développer les sciences sociales (sociologie, histoire, anthropologie, études de genre, etc.), nous disposons d'armes théoriques sans précédent pour tenter d'établir un diagnostic critique de la situation sociale et historique présente. Le paradoxe, toutefois, c'est que ces avancées théoriques de la pensée critique s'accompagnent le plus souvent d'une forme de paralysie d'un point de vue pratique.

À la fin de son ouvrage intitulé *L'Idéologie et l'utopie*, Paul Ricœur fait une remarque brève et incisive au sujet de notre situation présente qui m'a beaucoup frappé et qui mériterait

à mon sens d'être longuement méditée. « Les gens, écrit-il, sont aujourd'hui plus paralysés qu'aveuglés » (410).

Comment interpréter cette remarque en forme de constat ?

Elle semble signifier d'abord que l'exercice du soupçon et de la pensée critique, qui se confond en un sens avec l'héritage des Lumières et de la modernité, a contribué positivement à éclairer notre jugement en nous donnant des armes théoriques et critiques afin de mieux appréhender notre monde présent. Mais elle signifie aussi que ce travail critique, en nous rendant plus prudents, voire plus méfiants à l'égard de nos croyances et de nos convictions, a contribué aussi à affaiblir notre courage pratique.

En ce sens, si la devise des Lumières telles que les interprétait Kant était bien « Sapere aude ! » : « Ose te servir de ta raison ! », il me semble que la devise des temps présents devrait plutôt être : « Ose agir ! » ou « Ose mettre en pratique tes convictions ! ».

Permettez-moi de préciser encore mon analyse. Il me semble que la pensée critique, héritière des Lumières, nous a appris avant tout à nous défier radicalement de notre imagination et des imaginaires sociaux qui configurent notre appréhension du monde et de la réalité sociale. Pour le dire autrement, la critique a pris essentiellement la forme d'une critique de l'imagination ou d'une chasse à l'imaginaire : que ce dernier soit dénoncé comme fantasme ou comme symptôme par la psychanalyse, comme idéologie par la critique marxiste, comme simple effet de surface par la critique structuraliste ou encore comme « obstacle épistémologique » par une théorie critique du développement de l'esprit scientifique.

Il est clair que cette critique de l'imagination et de l'imaginaire a commencé bien avant les Lumières et qu'on en trouve les racines aussi bien dans la critique platonicienne de la *doxa* et du simulacre, que dans la dénonciation pascalienne de l'imagination comme puissance trompeuse – « maîtresse d'erreur et de fausseté ». Mais, au-delà même de cette longue filiation, on peut affirmer que, sous ces diverses modalités, la pensée critique s'est déployée avant tout comme une critique des illusions de l'imagination au nom de la raison - elle-même érigée en seul mode d'accès légitime au réel. Toute la force et l'utilité de cette pensée critique ont donc résidé jusqu'ici dans sa capacité à nous libérer de l'emprise de l'imagination tenue pour responsable de tous nos maux : qu'il s'agisse des illusions théoriques qui affectent notre représentation de la réalité ou des illusions pratiques qui conduisent à la dérive passionnelle des conduites humaines.

En partant d'une analyse de notre situation présente, la question que je me suis alors posée est la suivante : Comment se fait-il que cette force de la pensée critique soit devenue en partie aujourd'hui sa faiblesse ? Quand je dis faiblesse, je pense à l'impact de plus en plus limité que cette critique semble avoir sur nos comportements et nos actions. Quelle pourrait être la raison de cette faiblesse pratique de la critique ? Ne tient-elle pas justement au fait que la pensée critique n'est pas parvenue jusqu'ici à penser de façon satisfaisante le phénomène de l'imagination dans sa puissance productrice et créatrice ? Ma conviction, en effet, c'est que si nous voulons que le geste critique – dans la philosophie comme dans les sciences sociales - ne conduise pas à une paralysie de notre courage pratique, il nous faut travailler à une refonte de

la pensée critique qui passe par une redécouverte et une réhabilitation générale de l'imagination comme puissance pratique, puissance créatrice et puissance critique de libération.

Il est évident que nous partons toujours, sur le plan individuel comme sur le plan social, d'une imagination captive soumise à l'emprise croissante des dispositifs de contrôle et des technologies de l'information et de la communication, mais je crois que ce qu'il nous faut tenter d'opposer à cette imagination captive, manipulée et confisquée, ce n'est pas une froide raison, incapable de motiver nos luttes et nos résistances, mais bien une imagination critique qui, tout en s'appuyant sur les progrès de la rationalité scientifique, soit capable de dynamiser de nouvelles formes d'agir et de transformation de la réalité sociale présente. Tel est « en creux », ce qui motive l'ensemble de mes recherches philosophiques sur l'imagination.

Je disais à l'instant que la devise des temps présents pourrait être : « Ose agir ! » ou « Ose mettre en pratique tes convictions ! ». Mais il me semble qu'elle serait formulée d'une manière encore plus adéquate si on l'explicitait ainsi : « Apprends à t'orienter critiqueusement dans l'imagination et ose te servir pratiquement de ton imagination ! ».

Dans cette perspective, il peut sembler que le contexte théorique de ce début de 21^{ème} siècle soit plus favorable que les deux siècles qui précèdent à une forme de retour en grâce de l'imagination. Après avoir été longtemps discréditée, dans la philosophie comme dans les sciences, tout se passe en effet comme si l'imagination était en train d'acquérir un nouveau droit de cité dans ces disciplines.

L'une des raisons et non des moindres de ce nouveau regard porté sur l'imagination nous vient à l'évidence des développements actuels des sciences cognitives et des neurosciences. Alors que, dans la première partie du 20^{ème} siècle, l'image mentale avait constitué l'une des cibles favorites de la critique philosophique et scientifique, l'étude de l'imagerie mentale et celle de la simulation mentale ont eu pour conséquence de remettre au goût du jour une théorisation de l'activité imaginative tout en la renouvelant profondément. Même si la psychologie cognitive reste encore timide dans l'usage qu'elle fait du terme « imagination », elle nous a progressivement libérés d'un comportementalisme étroit qui assimilait l'esprit à une boîte noire et elle nous invite désormais à concevoir l'esprit comme une « boîte de verre » dans laquelle on peut observer des événements mentaux correspondant à des images ou à des représentations.

D'un autre côté, ce constat d'un certain retour en grâce de l'imagination se trouve considérablement renforcé si on se tourne vers les sciences humaines et sociales. Dans ce domaine, la domination sans partage du structuralisme – de la fin des années 50 à la fin des années 80 – explique sans doute l'occultation durable ou le refoulement au moins partiel de la question de l'imagination. Et ce n'est pas un hasard si le recul de ce paradigme structuraliste s'accompagne aujourd'hui d'une redécouverte et d'une réhabilitation progressive de l'imagination. La reconnaissance de l'importance centrale de l'imagination s'impose ainsi progressivement dans des champs de recherches variés. C'est le cas, depuis un certain temps déjà, dans l'épistémologie de l'histoire – avec la reconnaissance du rôle essentiel de l'imagination dans la représentation du passé et dans l'écriture du récit historique. C'est le cas dans les sciences sociales : qu'il s'agisse du « tournant ontologique » de l'anthropologie initiée

sous l'impulsion de Philippe Descola, Eduardo Viveiros de Castro et Tim Ingold, ou encore du « tournant pictural » ou « iconique » opéré par W.J.T Mitchell et Gottfried Boehm (tournant qui, je le rappelle, entend succéder au « tournant langagier » qu'avait représenté le structuralisme au 20^{ème} siècle). C'est le cas aussi de la théorie littéraire avec notamment la mise en avant d'une problématique de l'interprétation des textes littéraires comme « actualisation » ; et c'est le cas enfin des théories actuelles en design qui font de plus en plus références aux fonctions complexes de l'imagination : que ce soit pour souligner sa fonction réflexive et pratique comme le fait Donald Schön, pour évoquer ses fonctions de modélisation avec Bruce Archer ou pour défendre un « design critique » étayé sur la fiction à la manière d'Anthony Dunne et de Fiona Raby.

Si, aujourd'hui, le regain d'intérêt pour la question de l'imagination me semble donc incontestable, ce constat s'est pourtant doublé chez moi d'une certaine insatisfaction. Ce qui me frappe, en effet, dans les recherches actuelles sur l'imagination, c'est qu'elles se développent de manière en quelque sorte « sauvage », fragmentaire et éclatée : malgré l'apparente convergence de leur thématique, elles partent souvent de présupposés opposés et sont loin de former un ensemble cohérent. Dans la mesure où, comme on vient de le voir, ces recherches restent généralement cantonnées dans un domaine d'application particulier, elles semblent donc n'avoir qu'une portée « régionale » et faiblement corroborée.

Plus grave sans doute : ce retour en grâce de l'imagination ne souffre pas seulement d'un manque de cohérence théorique, mais sa signification reste elle-même profondément équivoque et ambiguë. Car enfin, de quelle imagination parlons-nous ? Quel est le type d'imagination que la philosophie et les sciences contemporaines sont en train de réhabiliter ? S'agit-il d'une imagination véritablement productrice et créatrice capable de réorienter notre agir et de transformer notre appréhension du monde ou d'une imagination reproductrice réductible à un simple calcul opéré à partir d'une banque de données ?

Permettez-moi de donner quelques exemples de cette situation équivoque. J'ai parlé d'une forme de réhabilitation de l'image mentale dans la psychologie cognitive rendue possible par l'imagerie cérébrale. Mais quel est le statut de cette image observée ? Se réduit-elle à un simple processus objectif permettant de rendre compte de notre activité psychique à partir de ses seuls déterminants physico-chimiques ou doit-on interpréter cette objectivité comme le signe d'une expérience subjective et consciente ?

Dans une perspective voisine, l'ambition d'un certain nombre d'entreprises américaines de la Silicon Valley imprégnées d'une idéologie transhumaniste est de conférer aux ordinateurs et aux robots le pouvoir de l'imagination en accédant ainsi à ce qui est présenté comme la phase ultime et définitive de l'Intelligence artificielle. Or, on voit bien ici ce qui fait toute l'ambiguïté de cette référence à l'imagination. En même temps que l'imagination est présentée comme l'expression même de l'intelligence humaine, c'est-à-dire comme son cœur créatif, on prétend désormais être en mesure de la simuler artificiellement en lui substituant progressivement une imagination artificielle qui entraînerait le déclin inéluctable d'une imagination et d'une intelligence proprement humaines.

Ma conviction est que cette équivocité profonde du retour en grâce de l'imagination que je viens d'évoquer à grands traits est à l'image de l'équivocité non moins profonde du moment historique que nous sommes en train de vivre. Pour le dire en un mot, je dirais que nous nous trouvons dans un entre-deux indécidable entre déclin et renaissance. Face à cette situation indécidable dont nous aurions bien du mal à sortir par le biais d'une analyse seulement théorique, je dirais que le pari philosophique d'une théorie renouvelée de l'imagination humaine, comme imagination pratique, créatrice et incarnée, c'est, dans les temps sombres et incertains que nous traversons, de travailler modestement aux conditions d'avènement d'une renaissance possible.

À une époque marquée par les nouveaux régimes du visible – Michel de Certeau dirait du « lisible » - qu'il s'agisse de l'envahissement des images numériques via nos smartphones, de la « fictionnalisation » croissante de nos régimes d'existence encouragée par les réseaux sociaux ou de la « fictionnalisation » généralisée de notre rapport aux événements historiques entretenue par le discours et le spectacle politico-médiatique dominant, il paraît évident que nous avons besoin, plus que jamais, d'une théorie cohérente de l'imagination susceptible de promouvoir une réappropriation critique et libératrice de cette puissance dynamique qui traverse nos existences.

Je me contenterai alors, en guise de conclusion, d'évoquer les quelques pistes de réflexion sur lesquelles je travaille. Comme je viens de le rappeler, les théories de l'imagination, dans la tradition philosophique dominante, ont le plus souvent décrit et critiqué l'imagination comme une puissance d'illusion. Elles ont abordé l'imagination du point de vue de la connaissance en la situant dans une position intermédiaire et ambiguë entre ces deux puissances de vérité que sont la sensation et le concept et, ce faisant, elles nous ont livré une définition essentiellement négative de l'imagination. À l'opposé de la présence du perçu, l'image n'est qu'une trace de la perception marquée par l'absence du perçu ; à l'opposé de la pensée conceptuelle étayée sur des idéalités, l'imagination ne nous offre qu'une pensée pré-conceptuelle, représentative ou figurative. Parce que l'imagination s'est trouvée définie par ce qu'elle n'est pas, elle a été ainsi réduite à une ombre ou un reflet déformant de la réalité et cantonnée dans l'irréalité.

Comment sortir alors d'une telle impasse ? En montrant tout d'abord que cette approche du phénomène de l'imagination à partir d'une théorie de la connaissance est doublement égarante. Non seulement, en effet, elle manque la productivité propre de l'imagination, puisqu'elle la réduit à un dérivé ou une trace de la perception. Elle cantonne donc l'imagination à une fonction simplement reproductrice qui en vient à se confondre avec la mémoire. Mais, de manière arbitraire, elle pose également un primat de la représentation sur l'action alors que la représentation est toujours déjà insérée dans un processus pratique en devenir dont elle est l'expression.

En ce sens, il est égarant de partir de l'image comme représentation de la réalité pour penser l'imagination car, comme Paul Ricœur l'a montré avec force dans sa *Philosophie de la volonté*, l'imagination est fondamentalement une puissance pratique et motrice avant d'être une puissance représentative : elle est – ce sont ses termes – « la fonction générale du possible

pratique ». À la différence d'une simple possibilité logique et théorique, ce possible pratique porté par la puissance de l'imagination est l'expression d'une tendance réelle et d'un dynamisme réel qui opèrent concrètement dans le monde.

S'il on reconnaît par conséquent cette dimension originairement pratique de l'imagination, on est conduit nécessairement à une révolution dans notre façon de penser l'imagination. Il n'est plus possible, en effet, de la cantonner hors du monde, dans une irréalité trompeuse et inconsistante, mais elle doit au contraire être appréhendée comme une réalité opérante au plan psychique et individuel, tout comme au plan collectif, social et historique.

Mon travail actuel de recherche consiste ainsi à tenter de penser cette productivité pratique de l'imagination dans sa réalité matérielle et incarnée. Dans cette perspective, si l'on admet avec André Leroi-Gourhan que « l'homme est un vivant qui, dès l'origine, produit de l'artificiel » et que la technique humaine s'est développée sous la forme d'une extériorisation des fonctions pratiques et motrices du corps-humain, alors nous devons reconnaître que l'une des dimensions fondamentales de la productivité pratique de l'imagination réside dans sa productivité technique. L'imagination joue en effet un rôle décisif dans ce processus d'extériorisation qui passe par un renouvellement continu des inventions techniques et suppose le déploiement créatif d'un « schématisme technique » – au sens où l'entend Gilbert Simondon.

Le fait de poser un tel primat de la puissance pratique et technique de l'imagination ne signifie pas, on l'aura compris, qu'il nous faille renoncer à penser sa fonction représentative ainsi que sa productivité théorique et esthétique. À la suite de Bachelard et de Ricœur, je crois qu'il est en effet possible de penser une créativité de l'imagination étayée sur le langage qui est aussi bien à l'œuvre dans la création artistique et poétique que dans le développement de la connaissance scientifique.

Si nous voulons apprendre à nous orienter critiqueusement dans l'imagination en vue de répondre aux défis de notre temps, ma conviction est que nous avons besoin, plus que jamais, d'une théorie cohérente de l'imagination dans sa productivité pratique et théorique.

C'est du moins cette espérance qui anime le travail de recherche que j'ai tenté de vous présenter en ce beau jour de printemps.

*